

Colette Soler

Du transfert vers l'inconscient autre

« [...] *L'inconscient est un fait en tant qu'il se supporte du discours même qui l'établit, [...]* ».

Lacan J., « L'étourdit », Scilicet 4, Seuil, Paris, 1973, page 35.

Vertus du transfert.

Je réalisais que notre titre, *Le transfert : impasses et issue*, n'est pas très juste, et pas très équitable pour le transfert, puisqu'il met l'accent sur les empêchements et illusions transférentiels. Il aurait fallu ajouter ses vertus.

D'autant que cet accent critique est dominant dans le discours contemporain où l'on ne parle du transfert que comme d'un pouvoir propre à obscurcir la raison et à paralyser la volonté. Un danger public en quelque sorte, que beaucoup sont prêts à confondre avec celui des sectes. Ça devrait déjà nous alerter et surtout nous prémunir.

En effet il ne faudrait pas oublier que nous devons tout au transfert. Pas de psychanalyse sans le postulat du sujet supposé savoir. Tout le monde le sait. Ce que l'on saisit moins, apparemment, c'est que sans ce postulat pas d'inconscient non plus, car l'inconscient n'est pas une chose comme une autre. C'est le transfert qui le fait supposer. Voyez l'écriture du transfert dans la « Proposition ». Lacan écrit le signifiant du transfert, et sous la barre le sujet qui résulte, je cite, « [...] impliquant dans la parenthèse, le savoir supposé présent des signifiants dans l'inconscient ». En ce sens le transfert est un nom de l'inconscient, mais comme supposé. D'où le fait qu'il soit essentiellement lié à la croyance. On pourrait même dire qu'il est par essence croyance. C'est même ce qu'on lui reproche hors analyse, sa crédulité. En 64, ce terme de supposition était une façon de donner au transfert une dignité épistémique en l'élevant au statut de ce qu'est une hypothèse scientifique. Le terme, introduit dans le Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, est à mettre en binôme avec un autre de la même époque : celui de "Position de l'inconscient", ce qui déjà indique qu'il ne suffit pas de le supposer, pour poser l'inconscient.

C'est à l'analysant que revient la supposition, à l'analyste, la position. L'acte analytique, quelles que soient ses manifestations, c'est ça : poser un inconscient, qui en lui-même ne se pose pas là, et que l'analysant ne fait que supposer au départ.

Un mot sur l'acte de Freud. Pour dire comment l'inconscient freudien se manifeste, Lacan a proposé le terme de « méprise ». Ce qui signifie qu'il ne se livre que par ces ratés de la prise, qui se nomment lapsus, acte manqué, et plus essentiellement symptôme. Mais observez que nous ne supposons que cette série est une manifestation de l'inconscient, que parce que Freud les d'abord posés comme tels, en affirmant qu'une vérité y était à l'œuvre. La spécificité de Freud, c'est que chez lui, la supposition et l'acte de position se sont trouvés conjoints. Entre les faits dits de méprise et l'affirmation de l'inconscient il y a le dire de Freud. Et c'est pourquoi la psychanalyse reste appendue à ce dire. Avec comme résultat que, face à ceux qui tiennent ces faits en mépris, qui méprisent la méprise donc, il n'y a pas d'argumentation qui tienne, pas plus que de démonstration dite clinique susceptible de les convaincre ou de faire accord.

La série des méprises, lapsus, acte manqué, symptôme, doit être complétée par l'association. L'association selon Freud, est un mode de la parole disjoint de la maîtrise intentionnelle, visant à rendre possible l'intrusion de signifiants inattendus, une parole dans laquelle le sujet ne sait pas ce qu'il dit. Et on sait qu'un sujet qui n'accepte pas ce registre du « je parle, mais je ne sais pas ce que je dis » rend toute interprétation inopérante. C'est pourquoi je dis si souvent que l'appel à confiance, à témoignage ou à opinion, si prisé aujourd'hui et dont on fait statistique, est en soi une dénégation de l'inconscient, puisque le témoignage est une parole réduite à dire ce que l'on sait.

Le transfert dans le dispositif analytique.

L'association libre, c'est le savoir supposé au sujet analysant, pas à l'analyste, Lacan y insiste après Freud. Le S₂ supposé dans l'inconscient de son patient, l'analyste n'en sait rien à l'entrée, il entend seulement le faire produire. Il n'est pas sujet sachant, ce n'est qu'à la fin qu'il en saura un bout.

L'analysant, lui, se présente sous un signifiant que Lacan appelle Signifiant du transfert. Qu'est-ce, sinon simplement ce que le sujet présente à l'analyste ? Ce qui pour lui est impensable, ou immaîtrisable et donc qui fait trou dans l'assiette de ce qu'il croit savoir de lui-même, aussi bien que dans celle de ce qu'il pense pouvoir "gérer", comme on dit aujourd'hui. Le symp-

tôme met la gestion en échec, pour sa douleur et son impuissance. Le transfert commençant par un signifiant hors sens, installe la supposition de savoir. C'est pourquoi il se manifeste dans l'analysant affecté par ce non sens, dans une temporalité d'attente : attente du savoir qui résoudra le trou que produisent les méprises du sujet, et spécifiquement du symptôme. C'est ce savoir attendu qui est en quelque sorte transféré côté analyste, et attendu obscurément de son interprétation. La signification transférentielle oscille donc de l'un à l'autre des partenaires, comme Lacan le dit dans la *Proposition*. Le savoir supposé à l'association libre par le dispositif, l'analysant l'attend, lui, de l'analyste via l'interprétation. Dès la phénoménologie du dispositif on voit ce qui est constant : la supposition de savoir ; et ce qui varie : le sujet à qui on l'impute.

L'effet de l'association libre sur la supposition, quel est-il ? Assez ambigu.

J'ai dit attente du savoir, mais sous quelle forme se présente cette attente ? Car aucun analysant, disons naïf, ne se réfère directement au savoir. Ce qu'il attend indépendamment du thérapeutique, c'est de donner sens à l'insensé, autrement dit de trouver la vérité qu'il recèle. L'attente du savoir se présente comme attente du sens. Il faut en prendre l'idée pour raccorder les formules de Lacan à l'expérience elle-même. Ce sens est latent dans la série des signifiants associés, surgis dans la parole analysante et vaut comme réponse de l'inconscient lui-même. C'est ce qui justifiait l'expression « l'inconscient interprète » que Miller s'est imaginé pouvoir verser à son compte, en 1975.

Mais ces S₂, qui donnent sens à son symptôme, S₁, leur portée est seulement de vérité. Ce point est essentiel. C'est ce qui est écrit dans le discours analytique, en bas à gauche : la vérité à la place du savoir. L'analyse livre à l'analysant le sens de ses symptômes dit Lacan dans « L'introduction à l'édition allemande des *Écrits* », mais ce sens reste singulier, propre à chacun. Il ne fait pas savoir transmissible. Pas de sens commun du symptôme, il n'y a que des vérités particulières. La vérité et le sens ne connotent certes pas les mêmes significations, mais ce sont des phénomènes conjoints. Ils ont ceci de commun d'abord que tous deux sont des phénomènes du sujet (il n'y a de sens et de vérité que pour un sujet). Mais deuxièmement, aucun ne s'élève au savoir : l'une, la vérité, parce qu'elle n'est que mi-dite, l'autre, le sens, parce qu'il fuit. La vérité à la place du savoir implique : premièrement, qu'il n'y a pas dans la parole analysante de solution au mi-dire. Il arrive certes qu'un sujet se fixe sur telle production de vérité et lui donne consistance au point d'en faire son der-

nier mot, et d'en couvrir la structure de mi-dit, mais pour l'essentiel, plus le dire de vérité se déploie, plus ses dits s'accumulent, plus l'analyste les recueille comme autant de fiction de vérité, et plus la prise sur de savoir se dérobe. À la place du savoir la vérité ne s'égalé jamais à un savoir. Impuissance de la vérité, donc. Deuxièmement, le mi-dire de la vérité ne serait pas sans les signifiants de l'inconscient émergés en surprise. D'où l'étrange formule qui a tellement dérouté, dans la « Préface au Séminaire XI », disant que la fonction, inconscient « tripote avec la vérité ¹ ». Tripoter, le terme est sexuellement bien évocateur, pour dire que ça ne va pas jusqu'à la consommation de l'acte. C'est une structure tantalante que celle de l'association libre. D'un côté, elle entretient la supposition transférentielle par la récurrence de ses émergences de vérité ; de l'autre côté, elle la met en échec, par son impuissance, non moins récurrente, à trouver ce qui vaudrait pour l'autre moitié de la vérité. Mirage de la vérité dit Lacan, pour souligner que jamais elle n'atteint à l'oasis de la complétude, mais que plutôt elle se perd dans ce qu'il a justement nommé, dans l'au-delà de cette impuissance, le « désert de l'analyse ² ». Ce qui s'avère dans la parole analysante, c'est qu'il n'y a pas de mariage de la vérité articulée du sujet avec le savoir. Cantor, au secours ! Mais l'analysant n'est pas Cantor et l'association libre pas non plus la série des nombres transfinis. Plus la vérité s'articule faisant surgir le sens du symptôme, et c'est ça le produit de l'élaboration de transfert, et plus l'inconscient savoir s'avère être... réel, hors de prise. Lacan le formule comme tel, page 571 du texte que j'ai évoqué. Bien avant 1976, d'ailleurs, en 1970 dans « Radiophonie », il disait déjà, que plus le discours est interprété, plus il se confirme d'être inconscient. Et encore, plus tard, élaborer l'inconscient, c'est le faire inconscient plus endurci.

De là vous pouvez déjà conclure que le transfert, qui suppose un sujet au savoir attendu, est aussi, une sorte de dénégation de l'inconscient, en tant que l'inconscient advenu est justement du « savoir sans sujet ». Divergence de supposition entre le transfert et l'inconscient, disait Lacan en 67. Je rappelle, que la science nous a préparés à cette idée d'un savoir dans le réel mais la différence c'est que dans la psychanalyse le savoir sans sujet, tripote avec la vérité, i. e avec le sujet. Il « rêve » même de la vérité dit Lacan. Comment alors s'assurer de l'inconscient réel par le travail de transfert ?

1 - Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris ; Seuil, 2001, p. 572.

2 - Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 627.

Traitement du leurre

Je voudrais montrer que Lacan a pris la peine de nous en donner ce que j'appelle un modèle réduit. Je reviens pour cela à la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », sur laquelle notre Séminaire d'École 2005-2006 s'est un peu cassé les dents.

Je m'arrête à la première phrase. « Quand l'esp d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens, (ou interprétation, alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi³ » J'ai déjà commentée cette phrase, dans mon cours de l'année dernière, je l'ai reprise cette année partiellement, j'y insiste pour accentuer autre chose. Je laisse de côté les jeux d'écriture, car je voudrais vous faire apercevoir ce que j'y ai aperçu, à savoir que Lacan donne dans ce début de texte un modèle réduit de ce que l'on appelle la chute du sujet supposé savoir, soit une passe à l'inconscient réel.

Un lapsus, une bévue, c'est l'instant de l'intrusion d'un signifiant dans le discours vigile du sujet, un signifiant qui soudain, laps, usurpe la place du mot que le sujet prévoyait de dire. C'est tout simple. Mais son statut est au départ ambigu, entre simple erreur ou lapsus, car on peut le tenir pour rien, n'était le transfert.

L'espace du lapsus, qu'est-ce ? Rien d'autre que l'étendue des associations par lesquelles le sujet essaye de donner sens à ce signifiant. La topologie de Lacan a d'ailleurs toujours lié l'espace, au sens de l'étendue, au déploiement de la chaîne signifiante. D'où la traduction du sujet en terme de surface, fut-elle moebienne. Associer pour donner sens, c'est essayer de se réapproprier le signifiant intrus, c'est-à-dire essayer d'en faire un signifiant de sa vérité, en le connectant à d'autres signifiants de sa « traverse ». Dit autrement, c'est tenter de réduire la méprise. L'association libre a d'ailleurs en général cette double fonction : faire apparaître des signifiants en surprise, puis se les approprier en leur donnant sens par l'ajout d'autres signifiants. Encore faut-il faire un sort à l'expression « portée de sens » qui n'est pas identique à effet de sens, et qui connote, outre la production du sens, ce qu'il y a de satisfaction attachée au sens et que justement l'interprétation vise.

L'espace du lapsus, au fond, c'est l'espace du travail transférentiel qui suppose un sujet au lapsus, et tente d'atteindre à sa vérité. Espace de « l'historisation » du sujet. C'est dans cet espace du donner sens que l'inconscient tripote avec la vérité, qui elle est toujours du sujet. Ça pourrait s'écrire synchroniquement avec le mathème du transfert :

3 · Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », op. cité, p. 571.

Laps.

$s(S_1, S_2, \dots S_n)$

Sauf que dans le texte que je commente Lacan le formule en termes de séquence temporelle, conformément à ce qui se passe dans l'élaboration analytique et en y ajoutant le 3^{ème} temps qui n'est pas écrit dans le mathème du transfert. Trois temps donc,

1. Laps, 2. Espace du laps, 3. L'inconscient.

Le 3^{ème} temps pour dire que, lorsque cet espace de l'historisation n'a plus aucune portée de sens, loin d'être sorti de l'inconscient, on y est dans l'inconscient, autrement dit, on est hors de ce transfert. Je souligne ce transfert, greffé sur ce lapsus. Que reste-il alors du laps. ? Seulement son signifiant intrus, qui a non seulement émergé en dépit du sujet, sans son consentement, mais qui au terme reste dans sa facticité, comme un signifiant tout seul, disjoint de la vérité articulée du sujet, hors chaîne, réel donc, témoignant de ce que l'inconscient a travaillé tout seul. « Dans » l'inconscient, qui n'est que savoir, c'est là où n'est pas le sujet. D'où l'usage du « on ». On ne pourrait pas dire « je » suis dans l'inconscient. Le je, il est côté vérité. Faillie donc, entre un sujet qui est sujet à la vérité, et l'inconscient sans sujet. Cet inconscient Lacan le dit réel, dans le même texte.

Il faut préciser ce terme, qui n'est pas explicité dans le mathème du transfert où l'inconscient ne figure que comme supposé. Le signifiant du laps peut être dit réel d'abord comme signifiant qui n'appelle plus aucun S_2 , tout seul donc, déconnecté. Mais pas seulement : il est réel aussi en tant que le signifiant se situe au niveau de la jouissance, expression posée dans le Séminaire *Encore*. Au niveau de la jouissance signifie : 1. qu'il l'affecte, soit parce qu'il la négative, soit parce qu'il la véhicule métonymiquement. Thème bien connu des lecteurs de Lacan : l'Autre, lieu du signifiant, a aussi son lieu : le corps vivant où il porte ses effets. et 2. qu'il est lui-même joui. C'est ce que Lacan a posé dès 1973. Ce Signifiant réel et dans le réel si on veut, ne tripote pas avec la vérité, je dirai plutôt, si vous permettez, qu'il fricote avec la jouissance.

Où situer dans cette séquence ce qu'en 64 Lacan appelait l'inconscient freudien, cet inconscient Eurydice, au statut pré-ontologique, émergeant en surprise dans la subjectivité ? Il faut, je pense, le situer dans ce qu'il appelle là l'espace du lapsus, disons que c'est l'inconscient qui parle, l'inconscient-vérité, qui bien sûr ne va pas sans la structure du langage. Mais l'inconscient de 1976 n'est pas simplement l'inconscient du « ça parle », ou du discours de l'Autre. Il est un opérateur qui règle la jouissance et se jouit sans sujet. J'espère que

condamné d'avance comme disait Lacan, mais un discours qui exclut l'inconscient. C'est tout le problème des enseignements sur la psychanalyse, et il vaudrait mieux ne pas l'oublier quand on veut parler aux autres discours et jusqu'aux neurosciences !

La faille du sujet supposé savoir

Dans l'expérience, l'inconscient savoir sans sujet commence là où la supposition de sujet s'arrête. Faille dit Lacan. La fallace de la supposition s'y révèle. Je rappelle les différents termes qu'il a utilisés au fil du temps pour dire cette fallace : le transfert n'est qu'une signification, imaginaire donc ; un irréel ; un postulat ; enfin un leurre, alors que ni le sujet, ni le savoir ne sont imaginaires, ce qui l'est c'est la supposition de leur union.

La faille n'est pas ici une vague métaphore, c'est très précisément la faille entre le sujet et l'inconscient. D'un côté donc, un sujet qui court après la vérité, mais qui la rate car elle n'est jamais toute, et que ce fait, l'attention, encore elle, en révèle le mensonge. De l'autre ce savoir qui se manifeste par son intrusion affectant l'être, mais qui n'est pas du sujet. La faille désigne là une impossible conjonction des impasses qui marquent les deux bords : d'un côté disant la vérité, je rate, et de l'autre l'inconscient réel est insubjectivable et inépuisable.

Pourtant cette faille n'est pas la fin du transfert. Elle en est une condition nécessaire seulement.

D'ailleurs y a-t-il jamais une Fin majuscule du transfert (quoiqu'il y ait des phénomènes hors transfert) ?

On le voit d'abord au niveau de la séquence, puisque l'attention portée à l'inconscient ramène nécessairement le transfert. Le transfert est un leurre mais opératoire, qui assure la passe vers l'inconscient, et qui lui-même chute dans cette passe. Mais cette passe, est « toujours à recommencer », puisque avec l'attention qu'on lui porte l'inconscient réel convoque à nouveau la question transférentielle. À peine dénoncé, le leurre du sujet supposé au savoir se reconstitue. Et comment ne pas lui porter attention à ce « sans sujet », dès lors qu'il tient au sujet et donc ne le laisse pas indifférent, cisillant sa pensée, sa volonté et son corps. La balance séquentielle entre élaboration de vérité et inconscient se reproduit donc dans l'analyse. L'inconscient approché destitue le sujet supposé, mais le stimule aussi bien. Et pas seulement dans l'expérience d'une analyse.

C'est que, comme tout savoir réel, il fait surgir la question du lieu où se tient ce savoir, comme « rien que savoir ». Nous revoilà à Descartes, convoquant dieu comme garant de son arithmétique, mais aussi à Cantor. (Cf. « La méprise du sujet supposé savoir »). C'est la thèse bien connue : le sujet supposé savoir est latent en toute théorie. En effet, puisque théoriser c'est chercher à atteindre un savoir qui rende compte d'un réel, un savoir dont on ne dispose pas encore, mais que l'on suppose propice à la prise. Transfert. Ça permet de saisir comment on peut parler de transfert pour l'analyste analysé.

À condition de distinguer l'analyste qui opère, celui de l'acte qui ne pense pas, et l'analyste qui pense ou tente de penser l'expérience analytique. La certitude de l'acte est sans doute hors transfert. Sous transfert, en matière d'acte, il n'y a que des passages à l'acte. Mais l'analyste qui essaye de penser la psychanalyse, autrement dit de faire la théorie de l'expérience, est nécessairement sous transfert, autrement dit analysant.

Ici se poserait la question du transfert dans la passe. Juste quelques remarques. La fonction passeur, inventée par Lacan, un passeur qui ne se définit pas par son savoir, mais par son avancée dans l'expérience, est parfaitement ajustée à la thèse d'un inconscient qui ne se vérifie que dans l'expérience, et qui ne s'exporte pas, comme je viens de le développer. D'ailleurs, quand Lacan parle des analystes comme de congénères (« Note aux Italiens ») c'est le même fondement : se reconnaître comme sujets modifiés par cette expérience de l'analyse. En 67, Lacan le formulait autrement, disant que les psychanalystes sont « les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ».

Sur le même fil, quand il impute aux cartels « d'authentifier » par leur décision un témoignage de passant, ce terme d'authentification exclut, ou devrait exclure, les cartels sachant le quoi et qu'est-ce de leurs décisions. Appeler l'élaboration des cartels comme Lacan l'a fait, ce n'est nullement un appel à la justification des décisions. S'il y a quelqu'un qui doit savoir que entre une décision et sa justification il y a toujours un gap immense, c'est bien l'analyste. La psychanalyse a d'ailleurs forgé un terme pour ça : rationalisation. Rien de tel pour tuer le transfert, c'est connu. D'où la remarque de Freud disant que pour les grandes décisions de la vie, il est inutile d'y réfléchir. L'appel à élaboration était un appel à ce que les cartels fonctionnent comme cartels analysants de l'expérience analytique, analysant veut dire sous transfert, comme tout sujet de l'élaboration théorique. Ce pourquoi Lacan a pu se dire analysant dans son séminaire, car produisant un savoir sur l'expérience où s'avère l'inconscient, mais un savoir... pas déjà là. C'est la définition de l'analysant. D'où la gêne que l'on éprouve, en tout cas que j'éprouve personnellement, devant certains tex-

tes consacrés à la passe, quelquefois fort savants, mais du seul savoir de Lacan, alors même que celui-ci n'a jamais cessé de se remanier. Nous avons là un vrai problème : comment cheminer entre les deux écueils ou du silence ou de la répétition. Mais c'est un autre débat à faire ailleurs, je pense. Je ne l'évoque que parce que les avatars du transfert y sont.

La fin ?

Si je dis : pas de fin du transfert, mais répétition des passes vers l'inconscient ; et pas de fin de l'inconscient non plus ; comment y a-t-il alors une fin d'analyse possible ?

Je prends maintenant la chose du côté du symptôme, car quand même s'il n'y avait que les lapsus, Freud ne se serait pas donné tant de mal.

On peut appliquer au symptôme le modèle lapsus. À l'entrée, nous parlons de symptôme analytique. Ce n'est pas n'importe lequel, c'est un symptôme sous transfert, c'est-à-dire monté en énigme à résoudre. Un qui fait question, comme on dit. On l'interroge donc parce qu'on se demande d'où il vient, ce qu'il veut et ce qu'il veut dire. On le monte de ce fait en signifiant du transfert. C'est donc le symptôme auquel on croit : on suppose qu'il peut dire quelque chose. Ce que l'on appelle plus communément subjectivation du symptôme.

L'espace du symptôme, peut se définir exactement comme celui du lapsus. C'est l'étendue de son association à d'autres signifiants qui lui donnent sens. L'espace donc de l'historisation où il tripote avec la vérité. Quand cet espace n'a plus aucune portée de sens, le symptôme est disjoint de toute vérité subjective, il est réel. C'est un décrochage entre le symptôme et le postulat transférentiel. Qu'en reste-t-il alors ? L'élément intrus, (lettre, dit Lacan en 75) logé au niveau de la jouissance. Ce pourquoi je peux pasticher et dire : quand l'esp. d'un sympt. n'a plus aucune portée de sens, on est dans l'inconscient, réel, hors sens. Cliniquement, c'est, disons, la fin de la question. Fermeture transférentielle donc. Il faudrait sans doute ouvrir ici la question de l'interprétation, selon qu'elle s'ajuste aux scansionnements de la vérité, comme le faisait pour l'essentiel l'interprétation freudienne, ou selon qu'elle vise l'inconscient réel, en faisant plutôt trou dans le sens par l'usage de l'équivoque. Je laisse ce point en suspens.

Mais si on n'est plus à la fin dans l'attente transférentielle, si on ne croit plus qu'il puisse dire quelque chose, est-ce parce qu'il a tout dit ?

Est-ce qu'il ne pourrait pas dire encore plus ou autre chose ? À l'infini donc. C'est la perspective de l'analyse sans fin ou recommencée. Cette ques-

tion est fondée. Elle est fondée structurellement, c'est pourquoi elle resurgit à répétition. Elle est fondée du fait qu'au fond l'inconscient est inépuisable et que même ce que l'on isole comme lettre du symptôme, n'est jamais qu'hypothétique. Pas question donc, que l'inconscient puisse dire jusqu'où aller dans sa propre prospection, pas lui qui marquera aucun de ses signifiants émergeant dans la bévue, ou insistant dans la répétition du symptôme, comme signifiant dernier du sujet. Entre mensonge et méprise, au niveau du langage, il n'y a pas de terme naturel à l'historisation côté sujet, et pas d'exhaustion pensable de l'inconscient, côté réel.

Alors, qu'est-ce qui décide du terme ? Ni l'inconscient, ni la vérité, mais le troisième compère qui s'y ajoute. Pour parler de la fin d'analyse Lacan a toujours convoqué un troisième compère, qui n'est pas d'ordre langagier. Il y a des noms divers dans son enseignement, notamment objet cause et jouissance, termes devenus familiers aux lecteurs de Lacan, après celui de libido chez Freud, mais dans ce texte, il s'appelle « satisfaction ». N'oublions pas qu'il s'adresse là aux Anglais...

La satisfaction qui marque la fin de l'analyse, dit Lacan. Certains d'entre nous s'en sont étonnés. Pour la situer, il faut évidemment, ne pas omettre l'autre partie de la thèse, c'est qu'avant celle-ci, il y a la satisfaction du processus. C'est qu'à défaut d'aucune amitié possible avec l'inconscient, il y a la satisfaction du sens qui soutient celle de courir après la vérité, une course qui, entre manque et attente, mime le désir. La satisfaction de la fin est justement celle qui mettant fin au mirage de la vérité met fin à la satisfaction de la course. Dit autrement : fin des amours avec la vérité. Pas la première fois que Lacan l'évoque cette fin. C'est même ce qu'il dénonce chez Freud dans sa « Note aux Italiens », ses amours perpétuées avec la vérité. C'est cohérent. Il ne faudrait pas s'imaginer que la fin de cet amour c'est enfin l'accès à l'amour de l'inconscient. Je rappelle le : pas d'amitié.

Pourquoi ce terme de satisfaction ? On avait jusque-là la fin par l'objet. Elle référerait à la jouissance, puisque *a* c'est l'objet qui manque à la jouissance ; puis la fin par le symptôme qui y réfère également. Le terme on le trouve déjà dans *Encore*, sous la forme de ce que Lacan appelle une autre satisfaction, celle de la parole. Qu'est-ce qui distingue Jouissance et satisfaction ? La satisfaction (aussi bien d'ailleurs que l'insatisfaction) est ce qui répond côté sujet à la jouissance. La satisfaction du bla bla est celle qui répond à la jouissance phallique ⁴. Satisfaction ou insatisfaction sont donc les termes qui situent la répercussion

4 · Lacan J., *Encore*, Paris ; Seuil, 1973, p. 61.

sur le sujet de ce qui passe du côté de la jouissance, qui, elle, n'est pas sujet. De même dans l'expression identification au symptôme, le terme d'identification désigne la réponse du sujet. La modalité de la jouissance se répercute en effets sujets.

La faille aperçue du sujet supposé savoir assure l'inconscient, mais ne suffit pas à assurer la fin de l'analyse. La condition complémentaire de la conclusion possible se trouve du côté de l'affect généré dans la séquence qui assure la passe à l'inconscient. De fait : l'analyse est à son point de clôture, quand il n'y a plus, disons, de libido analysante puisque la libido analysante, causée par l'objet qui manque, est celle qui court après la vérité. Panne sèche, pourrait-on dire. Si je ne me trompe j'avais accentué ce point, il y a déjà longtemps. C'est ce qui fait que j'étais intéressée par la remarque de Ferenczi citée récemment par Claire Christien Prouët, disant que « l'analyse doit mourir d'épuisement » et non par décision. Il pourrait bien y avoir là encore une de ces géniales intuitions anticipatrices de Ferenczi. Car, au fond, épuisement, comme satisfaction, ça n'est pas du registre de l'élaboration. Je me souvenais là de Freud qui, pour penser l'inconscient travailleur, distinguait métaphoriquement l'entrepreneur réalisant les travaux, du capitaliste qui fait la mise de fonds.

L'expression identification au symptôme, désigne aussi un point d'arrêt de la libido analysante, de l'amour qui s'adresse au savoir. Au profit d'un savoir acquis si on veut sur le fait de l'inconscient, sur le fait qu'il y a de l'inconscient. Ça ne va pas plus loin que ça, ce n'est pas un savoir sur l'inconscient, puisque les bribes que l'on en attrape ne sauraient l'épuiser, *lalangue* en un mot étant toujours en excès sur le langage.

Je souligne combien en convoquant cette satisfaction de la course à la vérité et sa chute, Lacan introduit un facteur qui objecte à tout automatisme de la fin. Car de quoi dépend le facteur satisfaction ou insatisfaction ? Il définit le sujet, mais il est incalculable et donc improgrammable. C'est en vain que dans l'analyse certains s'évertuent à en chercher l'origine dans passé, et hors analyse toute politique de prévision des sujets est tentative de forclure le sujet. Cet incalculable du sujet éthique fonde Lacan à dire que la requête de la satisfaction de fin est une urgence, je cite, « qu'on est pas sûr de satisfaire » et il ajoute « sauf à l'avoir pesée ». Bien intéressant ce terme, peser. En tout cas peser ça n'est pas calculer.

Nous sommes là sur « Le point d'où toute stratégie vacille ». Pas de sujet supposé savoir... le *quantum* de satisfaction. C'est le point de défi au cartel de la passe car le sujet est incalculable et le reste. Il l'est structurellement, en rai-

son et de béance de la vérité, et du réel de l'inconscient imprenable. Mais cette première raison se redouble de celle-ci : le type de satisfaction, soit le type d'affect qui répond à cette structure, pour un sujet donné, ne relève d'aucun calcul. On ne peut prédire ni la satisfaction de fin, ni l'acte analytique. C'est dire que la structure inclut un point de contingence irréductible.

Alors peser la requête, qu'est-ce que ça peut être ? Lacan évoque là je pense les entretiens préliminaires, sur lesquels il a beaucoup insisté, et que l'on manie mal quand on les fait durer mais sans les distinguer du travail associatif qui devrait être réservé à la suite. Peser la requête je ne pense pas que ça veuille dire l'évaluer, l'incalculable y objecterait aussi bien. D'où d'ailleurs l'imposture ou l'illusion des diagnostics d'analysabilité à l'entrée. La peser ça veut dire plutôt : s'assurer de son poids actuel.

Dernier point : si la satisfaction de fin est incalculable et improgrammable quel est le poids de l'acte analytique et du mode d'interprétation, sur la production de cette chute des amours avec la vérité, sans laquelle il n'y a pas de fin, et que l'aperçu pris sur la faille structurale ne suffit pas à produire ? Serait-ce que l'analyste s'en lave les mains ?

Parlant de l'amour de transfert, Lacan le définit comme « amour qui s'adresse au savoir ». L'expression condense les deux aspects épistémique et sentimental du transfert, qui sont étroitement intriqués et inséparables. Phénoménologiquement, le dosage diffère grandement d'un sujet à l'autre. Deux extrêmes : les sujets qui s'étonnent de ne pas éprouver l'amour de transfert, et d'autres qui aiment mais s'étonnent de ne pas voir le rapport au savoir.

Cet amour, Lacan affirme que c'est un amour subverti. Mais pas du tout parce qu'il irait vers le savoir, tout au contraire, il va fort bien avec la haine de l'interprétation qui dérange les amours avec la vérité. Cette forme d'amour est subvertie seulement dans l'analyse. J'ai dit récemment, distinguons bien les deux amours, le banal et le transférentiel, mais en réalité la différence n'est pas d'essence, elle est de lieu discursif. Et qu'est-ce qu'il a de subversif dans l'analyse ? Je cite, c'est qu'« il se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes ». Les autres formes parents/enfants, amants, le partenaire n'a en effet aucune chance de répondre avec effet de passe à l'inconscient.

Si vous me dites que Alcibiade/Socrate, ne sont pas en analyse, et que cependant Lacan approche l'amour de transfert avec ce couple, je réponds, oui, en partie, mais c'est à cause du partenaire Socrate, de l'atopie de sa position désirante et de son discours. C'est si vrai que l'amour pour Agathon, n'est pas

du tout un amour de transfert, et celui pour Socrate, inanalysé, n'a conduit qu'à son idéalisation.

En tout cas, c'est une thèse assez terrible pour l'analyste puisqu'elle renvoie sur lui toute la responsabilité de la réduction des amours avec la vérité, alors même qu'il n'en est pas maître et qu'il ne peut anticiper ce qui répond dans le sujet au mensonge de la vérité.

Je conclus aussi de là que c'est l'incalculable du sujet éthique qui rend le dispositif de la passe nécessaire, avec son paradoxe. On attend d'un passant qu'il témoigne de la vérité menteuse, autrement dit, qu'il hystorise son analyse. Et il n'y suffira pas qu'il recense les productions de vérité qui ont jalonné cette analyse, car ce ne serait là que le roman d'une analyse. Encore faudrait-il qu'il laisse apercevoir comment le mensonge aperçu de la vérité l'a guéri du mirage et dégoûté de la course, et ceci, alors même que, paradoxe, pour le dire, il n'a d'autre médium que la vérité... menteuse. ■